

LE PUBLIC ET LA FOULE

I

Non seulement la foule est attirante et appelle irrésistiblement son spectateur, mais son nom même exerce un prestigieux attrait sur le lecteur contemporain, et certains écrivains sont trop portés à désigner par ce mot ambigu toutes sortes de groupements humains. Il importe de faire cesser cette confusion et, notamment, de ne pas confondre avec la foule le *Public*, vocable susceptible lui-même d'acceptions diverses, mais que je vais tâcher de préciser. On dit : le public d'un théâtre, le public d'une assemblée quelconque; ici public signifie foule¹. Mais cette signification n'est pas la seule ni la principale, et, pendant que son importance décroît ou reste stationnaire, l'âge moderne, depuis l'invention de l'imprimerie, a fait apparaître une espèce de public toute différente, qui ne cesse de grandir, et dont l'extension indéfinie est l'un des traits les mieux marqués de notre époque. On a fait la psychologie des foules; il reste à faire la psychologie du public entendu en cet autre sens, c'est-à-dire comme une collectivité purement spirituelle, comme une dissémination

1. La foule théâtrale a été l'objet d'une excellente monographie de M. Sarcey, dans la *Revue Bleue*.

d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale. D'où procède le public, comment il naît, comment il se développe ; ses variétés ; ses rapports avec ses directeurs ; ses rapports avec la foule, avec les corporations, avec les États ; sa puissance en bien ou en mal, et ses manières de sentir ou d'agir : voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans cette étude.

Dans les sociétés animales les plus basses, l'association consiste surtout en un agrégat matériel. A mesure qu'on s'élève sur l'arbre de la vie, la relation sociale devient plus spirituelle. Mais si les individus s'éloignent au point de ne plus se voir ou restent éloignés ainsi au delà d'un certain temps très court, ils ont cessé d'être associés. — Or, la foule en cela présente quelque chose d'animal. N'est-elle pas un faisceau de contagions psychiques essentiellement produites par des contacts physiques ? Mais toutes les communications d'esprit à esprit, d'âme à âme, n'ont pas pour condition nécessaire le rapprochement des corps. De moins en moins cette condition est remplie quand se dessinent dans nos sociétés civilisées *des courants d'opinion*. Ce n'est pas dans des rassemblements d'hommes sur la voie publique ou sur la place publique que prennent naissance et se déroulent ces sortes de fleuves sociaux¹, ces grands entraînements qui emportent d'assaut maintenant les cœurs les plus fermes, les raisons les plus résistantes et se font consacrer lois ou décrets par les parlements ou les gouvernements. Chose étrange, les hommes qui s'entraînent ainsi, qui se suggestionnent mutuellement ou plutôt se transmettent les uns aux autres la suggestion d'en haut, ces hommes-là ne se coudoient pas, ne se voient ni ne s'entendent ; ils sont assis, chacun chez soi, lisant le même journal, et dispersés sur un vaste territoire. Quel est donc le lien qui existe entre eux ? Ce lien, c'est, avec la simultanéité de leur conviction ou de leur passion, la conscience possédée par chacun d'eux que cette idée ou cette volonté est partagée au même

1. Remarquons que ces comparaisons *hydrauliques* viennent naturellement sous la plume chaque fois qu'il s'agit des foules aussi bien que des publics. En cela ils se ressemblent. Une foule en marche, un soir de fête publique, circule avec une lenteur et des remous nombreux qui rappellent l'idée d'une rivière sans lit précis. Car rien n'est moins comparable à un organisme qu'une foule, si ce n'est un public. Ce sont plutôt des cours d'eau dont le régime est mal défini.

moment par un grand nombre d'autres hommes. Il suffit qu'il sache cela, même sans voir ces hommes, même sans les connaître, pour qu'il soit influencé par ceux-ci pris en masse, et non pas seulement par le journaliste, inspirateur commun, qui lui-même lui est invisible et inconnu, et d'autant plus fascinateur.

Le lecteur n'a pas conscience, en général, de subir cette influence persuasive, presque irrésistible, du journal qu'il lit habituellement. Le journaliste, lui, aurait plutôt conscience de sa complaisance envers son public dont il n'oublie jamais la nature et les goûts. — Le lecteur a encore moins conscience, il ne se doute absolument pas de l'influence exercée sur lui par la masse des autres lecteurs. Elle n'en est pas moins incontestable. Elle s'exerce à la fois sur sa curiosité qui devient d'autant plus vive qu'il la sait ou la croit partagée par un public plus nombreux ou plus choisi, et sur son jugement qui cherche à s'accorder avec celui de la majorité ou de l'élite, suivant les cas. J'ouvre un journal que je crois du jour, et j'y lis avec avidité certaines nouvelles ; puis je m'aperçois qu'il date d'un mois, ou de la veille, et il cesse aussitôt de m'intéresser. D'où provient ce dégoût subit ? Les faits racontés ont-ils rien perdu de leur intérêt intrinsèque ? Non, mais nous nous disons que nous sommes seuls à les lire, et cela suffit. Cela prouve donc que notre vive curiosité tenait à l'illusion inconsciente que notre sentiment nous était commun avec un grand nombre d'esprits. Il en est d'un journal de la veille ou de l'avant-veille, comparé à celui du jour, comme d'un discours lu chez soi comparé à un discours entendu au milieu d'une immense foule.

Quand nous subissons à notre insu cette invisible contagion du public dont nous faisons partie, nous sommes portés à l'expliquer par le simple prestige de l'*actualité*. Si le journal du jour nous intéresse à ce point, c'est qu'il ne nous raconte que des faits actuels, et ce serait la proximité de ces faits, nullement la simultanéité de leur connaissance par nous et par autrui, qui nous passionnerait à leur récit. Mais analysons bien cette *sensation de l'actualité* qui est si étrange et dont la passion croissante est une des caractéristiques les plus nettes de la vie civilisée. Ce qui est réputé « d'actualité », est-ce seule-

ment ce qui vient d'avoir lieu? Non, c'est tout ce qui inspire actuellement un intérêt général, alors même que ce serait un fait ancien. A été « d'actualité », dans ces dernières années, tout ce qui concerne Napoléon; est d'actualité tout ce qui est à la mode. Et n'est pas « d'actualité » ce qui est récent, mais négligé actuellement par l'attention publique détournée ailleurs. Pendant le premier procès Zola, il se passait dans l'Extrême-Orient des faits bien propres à nous intéresser, mais on eût dit qu'ils n'avaient rien d'actuel. — En somme, la passion pour l'actualité progresse avec la sociabilité dont elle n'est qu'une des manifestations les plus frappantes; et comme le propre de la presse périodique, de la presse quotidienne surtout, est de ne traiter que des sujets d'actualité, on ne doit pas être surpris de voir se nouer et se resserrer entre les lecteurs habituels d'un même journal une espèce d'association trop peu remarquée et des plus importantes.

Bien entendu, pour que cette *suggestion à distance* des individus qui composent un même public devienne possible, il faut qu'ils aient pratiqué longtemps, par l'habitude de la vie sociale intense, de la vie urbaine, la suggestion à proximité. Nous commençons, enfants, adolescents, par ressentir vivement l'*action des regards d'autrui*, qui s'exprime à notre insu dans notre attitude, dans nos gestes, dans le cours modifié de nos idées, dans le trouble ou la surexcitation de nos paroles, dans nos jugements, dans nos actes. Et c'est seulement après avoir, pendant des années, subi et fait subir cette action impressionnante du regard, que nous devenons capables d'être impressionnés même par la *pensée du regard d'autrui*, par l'idée que nous sommes l'objet de l'attention de personnes éloignées de nous. Pareillement, c'est après avoir connu et pratiqué longtemps le pouvoir suggestif d'une voix dogmatique et autoritaire, entendue de près, que la lecture d'une affirmation énergique suffit à nous convaincre, et que même la simple connaissance de l'adhésion d'un grand nombre de nos semblables à ce jugement nous dispose à juger dans le même sens. La formation d'un public suppose donc une évolution mentale et sociale bien plus avancée que la formation d'une foule. La suggestibilité purement idéale, la contagion sans contact, que suppose ce groupement purement

abstrait et pourtant si réel, cette foule spiritualisée, élevée pour ainsi dire au second degré de puissance, n'a pu naître qu'après bien des siècles de vie sociale plus grossière, plus élémentaire.

II

Il n'y a pas de mot, en latin ni en grec, qui réponde à ce que nous entendons par *public*. Il y en a pour désigner le peuple, l'assemblée des citoyens armés ou non armés, le corps électoral, toutes les variétés de foules. Mais quel est l'écrivain de l'antiquité qui a songé à parler de *son public*? Aucun d'eux n'a jamais connu que *son auditoire*, dans ces salles louées pour des lectures publiques où les poètes contemporains de Pline le Jeune rassemblaient une petite foule sympathique. Quant aux lecteurs épars de manuscrits copiés à la main, tirés à quelques dizaines d'exemplaires, ils n'avaient point conscience de former un agrégat social, comme à présent les lecteurs d'un même journal ou, parfois, d'un même roman à la mode. Au moyen âge, y avait-il un public? Non, mais il y avait des foires, des pèlerinages, des multitudes tumultueuses où couraient des émotions pieuses ou belliqueuses, des colères ou des paniques. Le public n'a pu commencer à naître qu'après le premier grand développement de l'invention de l'imprimerie, au xvi^e siècle. Le transport de la force à distance n'est rien, comparé à ce transport de la pensée à distance. La pensée n'est-elle pas la force sociale par excellence? Alors on a vu, nouveauté profonde et d'incalculable effet, la lecture quotidienne et simultanée d'un même livre, la Bible, édité pour la première fois à des millions d'exemplaires, donner à la masse unie de ses lecteurs la sensation de former un corps social nouveau, détaché de l'Église. Mais ce public naissant n'était encore lui-même qu'une Église à part, avec laquelle il se présentait confondu, et c'est l'infirmité du protestantisme d'avoir été à la fois un public et une Église, deux agrégats régis par des principes différents et de nature inconciliable. Le public comme tel ne s'est dégagé un peu nettement que sous Louis XIV. Mais à cette époque, s'il

y avait des foules aussi torrentielles que maintenant et aussi considérables aux couronnements des princes, aux grandes fêtes, aux émeutes provoquées par de périodiques famines, le public ne se composait guère que d'une étroite élite d'« honnêtes gens » lisant leur gazette mensuelle, lisant surtout des livres, un petit nombre de livres écrits pour un petit nombre de lecteurs. Encore ces lecteurs étaient-ils pour la plupart rassemblés à Paris, sinon à la cour.

Au XVIII^e siècle, ce public grossit rapidement et se fragmente. Je ne crois pas qu'avant Bayle il ait existé un public philosophique distinct du grand public littéraire ou commençant à s'en détacher. Car je n'appelle pas public un groupe de savants unis, il est vrai, malgré leur dispersion en diverses provinces ou divers États, par la préoccupation de recherches semblables et la lecture des mêmes écrits, mais si peu nombreux qu'ils entretiennent tous entre eux des relations épistolaires, et puisent dans ces rapports personnels le principal aliment de leur communion scientifique ou philosophique. Il n'y a eu réellement de public philosophique et de public scientifique qu'à partir du moment, difficile à préciser, où les hommes adonnés aux mêmes études ont été en trop grand nombre pour pouvoir se connaître ainsi personnellement, et n'ont senti se nouer entre eux les liens d'une certaine solidarité que par d'impersonnelles communications d'une fréquence et d'une régularité suffisantes. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un public politique naît, grandit, et bientôt, dans ses débordements, il absorbe, comme un fleuve ses affluents, tous les autres publics, littéraire, philosophique, scientifique. Cependant, jusqu'à la Révolution, la vie de public a peu d'intensité par elle-même et ne prend d'importance que par la vie de foule à laquelle elle se rattache encore, par l'animation extrême des salons et des cafés.

De la Révolution date l'avènement véritable du journalisme, et, par suite, du public, dont elle a été la fièvre de croissance. Ce n'est pas qu'elle n'ait suscité des foules aussi, mais cela n'a rien qui la distingue des guerres civiles du passé, au XIV^e, au XVI^e siècle, sous la Fronde même. Les foules frondeuses, les foules ligueuses, les foules cabochiennes n'étaient ni moins redoutables, ni peut-être moins nombreuses que

celles du 14 Juillet et du 10 Août. Car une foule ne saurait grossir au delà d'un certain degré, marqué par les limites de la voix et du regard, sans se fractionner aussitôt ou sans devenir incapable d'une action d'ensemble, action toujours la même, d'ailleurs : barricades, pillages de palais, massacres, démolitions, incendies. Rien de plus monotone que ces manifestations séculaires de son activité. Mais ce qui caractérise 1789, ce que le passé n'avait jamais vu, c'est cette pullulation de journaux, avidement dévorés, qui éclosent à cette époque. Si beaucoup sont mort-nés, quelques-uns donnent le spectacle d'une diffusion inouïe. Chacun de ces grands et odieux publicistes¹, Marat, Desmoulins, le père Duchesne, avait son public, et l'on peut considérer les foules incendiaires, pillardes, meurtrières, cannibales, qui ont ravagé la France alors, du nord au midi, de l'est à l'ouest, comme des excroissances, des éruptions malignes de ces publics, auxquels leurs malfaisants échansons — menés en triomphe au Panthéon après leur mort — versaient tous les jours l'alcool vénéneux des mots vides et violents. Ce n'est pas que les émeutes fussent composées exclusivement, à Paris même, à plus forte raison en province et dans les campagnes, de lecteurs de journaux ; mais ceux-ci en étaient toujours le levain, sinon la pâte. Les clubs aussi, les réunions de café, qui ont joué un rôle si important pendant la période révolutionnaire, sont nés du public, tandis que, avant la Révolution, le public était plutôt l'effet que la cause des réunions de cafés et de salons.

Mais le public révolutionnaire était surtout parisien ; au delà de Paris, il rayonnait faiblement. Arthur Young, dans son fameux voyage, est frappé de voir les feuilles publiques si peu répandues dans les villes mêmes. Il est vrai que la remarque s'applique aux débuts de la Révolution ; un peu plus tard, elle perdrait beaucoup de sa justesse. Jusqu'à la fin, cependant, l'absence de communications rapides a opposé

1. « Publiciste, dit Littré, n'est dans le Dictionnaire de l'Académie qu'à partir de 1762 » et encore n'y figure, dit-il, — comme encore à présent dans la plupart des dictionnaires — qu'avec l'acception d'auteur qui écrit sur le droit public. Le sens du mot, dans l'usage courant, ne s'est élargi qu'au cours de notre siècle, pendant que celui du *public*, en vertu de la même cause, allait se restreignant, du moins tel que je l'emploie.

un obstacle insurmontable à l'intensité et à la large propagation de la vie du public. Comment des journaux, qui n'arrivent que deux ou trois fois par semaine, et huit jours après leur apparition à Paris, pourraient-ils donner à leurs lecteurs du midi la sensation d'actualité et la conscience d'unanimité simultanée, sans lesquelles la lecture d'un journal ne diffère pas essentiellement de celle d'un livre ? Il était réservé à notre siècle, par ses procédés de locomotion perfectionnée et de transmission instantanée de la pensée à toute distance, de donner aux publics, à tous les publics, l'extension indéfinie dont ils sont susceptibles et qui creuse entre eux et les foules un contraste si marqué. La foule est le groupe social du passé ; après la famille, elle est le plus antique de tous les groupes sociaux. Elle est, sous toutes ses formes, debout ou assise, immobile ou en marche, incapable de s'étendre au delà d'un faible rayon ; quand ses meneurs cessent de la tenir *in manu*, quand elle cesse d'entendre leur voix, elle s'échappe. Le plus vaste auditoire qu'on ait vu est celui du Colisée ; encore n'excédait-il pas cent mille personnes. Les auditoires de Périclès ou de Cicéron, ceux même des grands prédicateurs du moyen âge, d'un Pierre l'Ermite ou d'un saint Bernard, étaient sans doute bien inférieurs. Aussi ne voit-on pas que la puissance de l'éloquence, soit politique, soit religieuse, ait sensiblement progressé dans l'antiquité ou au moyen âge. Mais le public est indéfiniment extensible, et comme, à mesure qu'il s'étend, sa vie particulière devient plus intense, on ne peut nier qu'il ne soit le groupe social de l'avenir. Ainsi s'est formée, par un faisceau de trois inventions mutuellement auxiliaires, imprimerie, chemin de fer, télégraphe, la formidable puissance de la presse, ce prodigieux téléphone qui a si démesurément grossi l'ancien auditoire des tribuns et des prédicateurs. Je ne puis donc accorder à un vigoureux écrivain, le Dr Le Bon, que notre âge soit « l'ère des foules ». Il est l'ère du public ou des publics, ce qui est bien différent.

III

Jusqu'à un certain point, un public se confond avec ce

qu'on appelle un *monde*, « le monde littéraire », « le monde politique », etc., à cela près que cette dernière idée implique, entre les personnes qui font partie du même monde, un contact personnel, un échange de visites, de réceptions, qui peut ne pas exister entre les membres d'un même public. Mais de la foule au public la distance est immense, comme on le voit déjà, quoique le public procède en partie d'une espèce de foule, de l'auditoire des orateurs.

Entre les deux, il est bien d'autres différences instructives, que je n'ai pas encore indiquées. On peut appartenir en même temps, et de fait on appartient toujours, simultanément, à plusieurs publics comme à plusieurs corporations ou sectes; on ne peut appartenir qu'à une seule foule à la fois. De là l'intolérance beaucoup plus grande des foules et, par suite, des nations où domine l'esprit des foules, parce que l'être y est pris tout entier, irrésistiblement entraîné par une force sans contrepoids. Et de là l'avantage attaché à la substitution graduelle des publics aux foules, transformation qui s'accompagne toujours d'un progrès dans la tolérance, sinon dans le scepticisme. Il est vrai que d'un public surexcité, comme il arrive souvent, jaillissent parfois des foules ~~fantai-~~ *fanatiques* ~~sistes~~ qui se promènent par les rues en criant *vive* ou à *mort* n'importe quoi. Et, en ce sens, le public pourrait être défini une foule virtuelle. Mais cette chute du public en foule, si elle est dangereuse au plus haut degré, est en somme assez rare; et, sans examiner si ces foules nées d'un public ne sont pas un peu moins brutales, malgré tout, que les foules antérieures à tout public, il reste évident que l'opposition de deux publics, toujours prêts à se fusionner sur leurs frontières indécises, est un bien moindre danger pour la paix sociale que la rencontre de deux foules opposées.

La foule, groupement plus naturel, est plus asservie aux forces de la nature: elle dépend de la pluie ou du beau temps, de la chaleur ou du froid; elle est plus fréquente l'été que l'hiver. Un rayon de soleil la rassemble, une averse la dissipe. Bailly, quand il était maire de Paris, bénissait les jours de pluie, et s'attristait en voyant s'éclaircir le ciel. Mais le public, groupement d'un ordre supérieur, n'est pas soumis à ces variations et à ces caprices du milieu physique, de la

saison ou même du climat. Non seulement la naissance et la croissance, mais les *surexcitations* même du public, maladies sociales apparues en ce siècle et d'une gravité toujours grandissante, échappent à ces influences. C'est en plein hiver qu'a sévi dans toute l'Europe la crise la plus aiguë de ce genre, à notre connaissance, celle de l'affaire Dreyfus. A-t-elle été plus vive et plus passionnée au midi qu'au nord, à l'instar des foules ? Non, c'est plutôt en Belgique, en Prusse, en Russie, qu'elle a agité les esprits. — Enfin l'empreinte de la race est bien moins apparente et moins profonde sur le public que sur la foule. Et il n'en peut être autrement en vertu de la considération suivante.

Pourquoi, en effet, un meeting anglais diffère-t-il si profondément d'un club français, un massacre de septembre d'un lynchage américain, une fête italienne d'un couronnement du tsar où deux cent mille moujiks rassemblés ne s'émeuvent pas de la catastrophe qui fait périr trente mille d'entre eux ? Pourquoi, d'après la nationalité d'une foule, un bon observateur peut-il prédire, presque à coup sûr, comment elle agira, — beaucoup plus sûrement qu'il ne prédirait la manière d'agir de chacun des individus qui la composent — et pourquoi, malgré les plus grandes transformations survenues dans les mœurs et les idées de la France ou de l'Angleterre depuis trois ou quatre siècles, les foules françaises de notre temps, boulangistes ou antisémites, rappellent-elles par tant de traits communs les foules de la Ligue ou de la Fronde, comme les foules anglaises d'aujourd'hui celles du temps de Cromwell ? Parce que, dans la composition d'une foule, les individus n'entrent que par leurs similitudes ethniques, qui s'additionnent et font masse, non par leurs différences propres, qui se neutralisent, et que, dans le roulement d'une foule, les angles de l'individualité s'émeussent mutuellement au profit du type national qui se dégage. Il en est ainsi malgré l'action individuelle du meneur ou des meneurs qui se fait toujours sentir, mais toujours contrebalancée par l'action réciproque des menés.

Or, l'influence que le publiciste exerce sur son public, si elle est beaucoup moins intense à un instant donné, est, par sa continuité, bien plus puissante que l'impulsion brève et

passagère imprimée à la foule par son conducteur; et, de plus, elle est secondée, jamais combattue, par l'influence beaucoup plus faible que les membres d'un même public exercent les uns sur les autres par la conscience de l'identité simultanée de leurs idées ou de leurs tendances, de leurs convictions ou de leurs passions, quotidiennement attisées par le même soufflet de forge.

On a pu contester, à tort, mais non sans une spécieuse apparence de raison, que toute foule ait un meneur, et, de fait, c'est souvent elle qui mène son chef. Mais qui contestera que tout public a son inspirateur, et parfois son créateur? Ce que Sainte-Beuve dit du génie, que « le génie est un roi qui crée son peuple », est surtout vrai du grand journaliste. Combien voit-on de publicistes créer leur public! A la vérité, pour qu'Édouard Drumont suscitât l'antisémitisme, il a fallu que sa tentative d'agitation répondît à un certain état d'esprit disséminé parmi la population; mais, tant qu'une voix ne s'élevait pas, retentissante, qui prêtât une expression commune à cet état d'esprit, il restait purement individuel, peu intense, encore moins contagieux, inconscient de lui-même. Celui qui l'a exprimé l'a créé comme force collective, factice, soit, réelle néanmoins. Je sais des régions françaises où l'on n'a jamais vu un seul juif, ce qui n'empêche pas l'antisémitisme d'y fleurir, parce qu'on y lit les journaux antisémites. L'état d'esprit socialiste, l'état d'esprit anarchiste, n'étaient rien non plus, avant que quelques publicistes fameux, Karl Marx, Kropotkine, et autres, les eussent ^{exprimés} évoqués et mis en circulation à leur effigie. On comprend facilement, d'après cela, que l'empreinte individuelle du génie de son promoteur soit plus marquée sur un public que le génie de la nationalité, et que l'inverse soit vrai de la foule. On comprend aussi, de la même manière, que le public d'un même pays, en chacune de ses branches principales, apparaisse transformé en très peu d'années quand ses conducteurs se sont renouvelés, et que,

1. Dira-t-on que, si chaque grand publiciste fait son public, chaque public un peu nombreux se fait son publiciste? Cette dernière proposition est beaucoup moins vraie que la première: on voit des groupes très nombreux qui, pendant de longues années, ne parviennent pas à faire surgir l'écrivain adapté à leur véritable orientation. Tel est le cas du monde catholique à présent.

par exemple, le public socialiste français d'à présent ne ressemble en rien à celui du temps de Proudhon — pendant que les foules françaises de tout genre gardent leur même physionomie reconnaissable à travers les siècles.

On objectera peut-être que le lecteur d'un journal dispose bien plus de sa liberté d'esprit que l'individu perdu et entraîné dans une foule. Il peut réfléchir à ce qu'il lit, en silence, et, malgré sa passivité habituelle, il lui arrive de changer de journal, jusqu'à ce qu'il ait trouvé celui qui lui convient ou qu'il croit lui convenir. D'autre part, le journaliste cherche à lui plaire et à le retenir. La statistique des abonnements et des désabonnements est un excellent thermomètre, souvent consulté, qui avertit les rédacteurs de la ligne de conduite et de pensée à suivre. Une indication de cette nature a motivé, dans une affaire fameuse, la volte-face subite d'un grand journal, et cette palinodie n'est pas exceptionnelle. Le public réagit donc parfois sur le journaliste, mais celui-ci agit continuellement sur son public. Après quelques tâtonnements, le lecteur a choisi son journal, le journal a trié ses lecteurs, il y a eu mutuelle sélection, d'où mutuelle adaptation. L'un a mis la main sur un journal à sa convenance, qui flatte ses préjugés ou ses passions, l'autre sur un lecteur à son gré, docile et crédule, qu'il peut diriger facilement moyennant quelques concessions à son parti-pris, analogues aux précautions oratoires des anciens orateurs. L'homme d'un seul livre est à craindre, a-t-on dit ; mais qu'est-ce auprès de l'homme d'un seul journal ! Et cet homme, c'est chacun de nous au fond, ou peu s'en faut. Voilà le danger des temps nouveaux. Loin, donc, d'empêcher l'action du publiciste d'être finalement décisive sur son public, la double sélection, la double adaptation qui fait du public un groupe homogène, bien connu de l'écrivain et bien maniable, lui permet d'agir avec plus de force et de sûreté. — La foule est, en général, bien moins homogène que le public : elle se grossit toujours de beaucoup de curieux, de demi-adhérents qui ne tardent pas à être momentanément gagnés et assimilés, mais qui ne laissent pas de rendre mal aisée une direction commune de ces éléments incohérents.

IV

On pourra contester cette homogénéité relative, sous prétexte que « nous ne lisons jamais le même livre » de même que « nous ne nous baignons jamais dans le même fleuve ». Mais, outre que ce paradoxe antique est fort discutable, est-il aussi vrai de dire que nous ne lisons jamais le même journal ? On pensera peut-être que, le journal étant bien plus bariolé que le livre, l'adage cité est encore plus applicable à celui-là qu'à celui-ci. En fait, cependant, tout journal a son *clou*, et ce clou, de plus en plus mis en relief, fixe l'attention de la totalité des lecteurs, hypnotisés par ce point brillant. Au fond, malgré sa bigarrure d'articles, chaque feuille a sa couleur voyante qui lui est propre, sa spécialité, soit pornographique, soit diffamatoire, soit politique, soit toute autre, à laquelle tout le reste est sacrifié et sur laquelle son public se jette avidement. En le prenant par cet appât, le journaliste selon son cœur le mène où il veut.

Autre considération. Le public, après tout, n'est qu'une espèce de *clientèle* commerciale, mais une espèce très singulière et qui tend à éclipser le genre. Or, déjà le fait d'acheter les mêmes produits dans des magasins de même ordre, de se faire habiller chez la même faiseuse ou le même tailleur, de fréquenter le même restaurant, établit entre les personnes d'un même monde un certain lien social et suppose entre elles des affinités que ce lien resserre et accentue. Chacun de nous, en achetant ce qui répond à ses besoins, a plus ou moins vaguement conscience d'exprimer et de développer par là son union avec sa classe sociale qui s'alimente, s'habille, se satisfait en tout d'une manière à peu près analogue. Le fait économique, seul remarqué des économistes, se complique donc toujours d'un rapport sympathique qui mériterait aussi d'attirer leur attention. Ils ne considèrent les acheteurs d'un produit, d'un service, que comme des rivaux qui se disputent l'objet de leur désir ; mais ce sont aussi et surtout des congénères, des semblables qui cherchent à fortifier leur similitude et à se distinguer de ce qui n'est pas eux. Leur désir se

nourrit du désir d'autrui, et, dans leur émulation même, il y a une secrète sympathie qui demande à s'accroître. Mais combien le lien qui se noue, par la lecture habituelle d'un même journal, entre ses lecteurs, est plus intime encore et plus profond ! Ici, personne ne songerait à parler de concurrence, il n'y a qu'une communion d'idées suggérées, et la conscience de cette communion — mais non de cette suggestion, qui est pourtant manifeste.

De même qu'il y a, pour tout fournisseur, deux sortes de clientèle, une clientèle fixe et une clientèle flottante, il y a aussi deux sortes de public pour les journaux ou les revues : un public stable, consolidé, et un public flottant, instable. La proportion de ces deux publics est très inégale d'une feuille à l'autre : pour les vieilles feuilles, organe des vieux partis, le second ne compte pas ou compte à peine, et je conviens qu'ici l'action du publiciste est singulièrement entravée par l'intolérance de la maison où il est entré et d'où une dissidence affichée le chasserait. Elle est, en revanche, tout autrement durable et pénétrante quand elle parvient à s'exercer là. Remarquons, du reste, que les publics fidèles et traditionnellement attachés à un journal tendent à disparaître, de plus en plus remplacés par des publics mouvants, sur lesquels la prise du journaliste de talent est bien plus aisée, sinon plus solide. On peut gémir, à bon droit, sur cette évolution du journalisme, car les publics fermes font les publicistes honnêtes et convaincus, comme les publics capricieux font les publicistes légers, versatiles, inquiétants ; mais il semble bien qu'elle soit à présent irrésistible, malaisément réversible, et l'on voit les perspectives de puissance sociale grandissante qu'elle ouvre aux hommes de plume. Il se peut qu'elle asservisse de plus en plus aux caprices de leur public les publicistes médiocres, mais, à coup sûr, elle soumet de plus en plus au despotisme des grands publicistes leur public subjugué. Ceux-ci, bien plus que les hommes d'État même supérieurs, font l'opinion et mènent le monde. Et, quand ils se sont imposés, quel trône solide est le leur ! Comparez à l'usure si rapide des hommes politiques, même des Ferry et des Gambetta, le règne prolongé et indestructible des journalistes de haute marque, qui rappelle la longévité d'un

Louis XIV ou le succès indéfini des comédiens et des tragédiens illustres. Il n'est pas de vieillesse pour ces autocrates.

Voilà pourquoi il est si malaisé de faire une bonne loi sur la presse. C'est comme si l'on avait voulu réglementer la souveraineté du Grand Roi ou de Napoléon. Les délits de presse, les crimes de presse même, sont à peu près impunissables comme l'étaient les délits de tribune dans l'antiquité et les délits de chaire au moyen âge.

S'il était vrai, comme les louangeurs des foules ont l'habitude de le répéter, que le rôle historique des individualités fût destiné à s'amoindrir de plus en plus au fur et à mesure de l'évolution démocratique des sociétés, on devrait être singulièrement surpris de voir grandir de jour en jour l'importance des publicistes. Il n'est pourtant pas niable qu'ils font l'opinion dans les circonstances critiques : et, quand il plaît à deux ou trois de ces grands chefs de clans politiques ou littéraires de s'allier pour une même cause, si mauvaise qu'elle soit, elle est assurée de triompher. Ainsi, chose remarquable, le dernier formé des groupements sociaux et le plus en voie de se déployer au cours de notre civilisation démocratique, autrement dit le groupement social en publics, est celui qui offre aux caractères individuels marquants les plus grandes facilités de s'imposer, et aux opinions individuelles originales les plus grandes facilités de se répandre.

V

Or, il suffit d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que la division d'une société en publics, division toute psychologique, et qui correspond à des différences d'états d'esprit, tend, non pas à se substituer sans doute, mais à se superposer de plus en plus visiblement et efficacement à sa division religieuse, économique, esthétique, économique, politique, en corporations, en sectes, en métiers, en écoles, en partis. Ce ne sont pas seulement ces variétés des foules d'autrefois, les auditoires des tribuns ou des prédicateurs, qui sont dominés ou agrandis par les publics qui leur correspondent, public parlementaire ou public religieux ; mais il n'est pas une secte qui ne veuille avoir son

journal à soi pour s'entourer d'un public qui rayonne bien au delà d'elle, sorte d'atmosphère ambiante où elle sera baignée, de conscience collective dont elle sera illuminée. Et ce n'est pas de cette conscience, certes, qu'on pourra dire qu'elle est un simple *épiphénomène*, par lui-même inefficace et inactif. Il n'est pas non plus de profession, petite ou grande, qui ne veuille avoir son journal ou sa revue, comme au moyen âge chaque corporation avait son aumônier, son prédicateur habituel, comme, dans l'antiquité grecque, chaque classe avait son orateur attitré. Le premier soin d'une nouvelle école littéraire ou artistique qui se fonde, n'est-il pas d'avoir son journal aussi, et se croirait-elle complète sans cela ? Est-il un parti ou un fragment de parti qui ne s'empresse de s'exprimer bruyamment dans quelque publication périodique, quotidienne, par laquelle il espère se répandre, par laquelle à coup sûr il se fortifie, en attendant qu'il se modifie, se fusionne ou se fractionne ? Un parti sans journal ne nous fait-il pas l'effet d'un monstre acéphale, quoique tous les partis de l'antiquité, du moyen âge, de l'Europe moderne, même jusqu'à la Révolution française, aient présenté normalement cette prétendue monstruosité ?

Cette transformation de tous les groupes quelconques en publics s'explique par un besoin croissant de sociabilité qui rend nécessaire la mise en communication régulière des associés par un courant continu d'informations et d'excitations communes. Elle est donc inévitable. Et il importe de rechercher les conséquences qu'elle a ou qu'elle aura, suivant toutes les vraisemblances, sur les destinées des groupes ainsi transformés, au point de vue de leur durée, de leur solidité, de leur force, de leurs luttes ou de leurs alliances.

Comme durée et comme solidité, il est certain que les groupements anciens n'ont rien à gagner au changement dont il s'agit. La presse mobilise tout ce qu'elle touche et vivifie, et il n'est pas d'Église en apparence si immuable qui, dès le moment où elle se soumet à la mode de la publication à jet continu, ne donne des signes visibles de mutations intérieures vainement dissimulées. Pour se convaincre de cette efficacité à la fois dissolvante et régénératrice inhérente au journal, il suffit de comparer les partis politiques d'avant le journalisme

aux partis politiques d'à présent. N'étaient-ils pas, autrefois, moins ardents et plus durables, moins vivants et plus tenaces, plus inextensibles et plus infrangibles, plus réfractaires aux tentatives de renouvellement ou d'émiettement ? De l'antithèse séculaire, si tranchée et si persistante, des whigs et des tories, que subsiste-t-il, de nos jours, en Angleterre ? Rien n'était plus rare, dans l'ancienne France, que l'apparition d'un nouveau parti ; à notre époque, les partis sont en voie de remaniement perpétuel, de palingénésie et de génération spontanée. Aussi s'inquiète-t-on ou s'effraie-t-on de moins en moins de leur étiquette, car on sait bien que, s'ils parviennent au pouvoir, ils n'y arriveront que transformés à fond. Bientôt, des partis héréditaires et traditionnels de jadis, il ne restera plus que le souvenir.

La force relative des anciens agrégats sociaux est aussi singulièrement modifiée par l'intervention de la Presse. Avant tout, observons qu'elle est loin de favoriser la prépondérance des classements professionnels. La Presse professionnelle, celle qui est consacrée à des intérêts de métier, judiciaires, industriels, agricoles, est la moins lue, la moins intéressante, la moins agissante, sauf quand il s'agit de grève et de politique sous couleur de travail. C'est la division sociale par groupes d'idées théoriques, d'aspirations idéales, de sentiments, qui reçoit de la Presse une accentuation et une prépondérance visibles. Les intérêts ne s'expriment par elle — et c'est là son honneur — que déguisés ou sublimés en théories et en passions ; même en les passionnant elle les spiritualise et les idéalise ; et, si dangereuse parfois que soit cette transfiguration, elle est, en somme, heureuse. Les idées et les passions ont beau écumer en se heurtant, elles sont toujours moins irréconciliables que les intérêts.

Les partis, religieux ou politiques, sont les groupes sociaux sur lesquels le journal a le plus de prise et qu'il met en plus haut relief. Mobilisés en publics, les partis se déforment, se reforment, se transforment avec une rapidité qui eût stupéfié nos ancêtres. Et il faut convenir que leur mobilisation et leur mutuel entrelacement sont peu compatibles avec le fonctionnement régulier du parlementarisme à l'anglaise ; ce qui est un petit malheur, mais force à modifier profon-

dément, en conséquence, le régime parlementaire. Tantôt les partis, maintenant, se résorbent et s'anéantissent en quelques années. Tantôt ils s'amplifient dans des proportions inouïes. Ils acquièrent alors une force énorme, mais passagère. Ils revêtent deux caractères qu'on ne leur connaissait pas : ils deviennent susceptibles de s'entre-pénétrer et de s'internationaliser. Ils s'entre-pénètrent facilement parce que, comme nous l'avons dit plus haut, chacun de nous fait partie ou peut faire partie de plusieurs publics à la fois. Ils s'internationalisent parce que le verbe ailé du journal franchit sans peine les frontières que ne franchissait jamais, jadis, la voix de l'orateur le plus célèbre, du leader d'un parti¹. C'est la presse qui a prêté à l'éloquence parlementaire ou clubiste ses propres ailes et qui la répand dans le monde entier. Si cette ampleur internationale des partis transformés en publics rend leur hostilité plus redoutable, leur mutuelle pénétration et l'indétermination de leurs limites facilitent leurs alliances, même immorales, et permettent d'espérer un traité de paix final. Par suite, il semble que la transformation des partis en publics soit plus contraire à leur durée qu'à leur accord, au repos qu'à la paix, et que l'agitation sociale produite par elle prépare plutôt les voies à l'union sociale. Cela est si vrai que, malgré les divergences et la multiplicité des publics co-existants et entremêlés dans une société, ils semblent former ensemble un seul et même public, par leur accord partiel sur quelques points importants ; et c'est ce qu'on appelle l'opinion, dont la prépondance politique grandit toujours. A certains moments critiques de la vie des peuples, quand un danger national se montre, cette fusion dont je parle est frappante et presque complète ; et l'on voit alors le groupe social par excellence, la nation, se transformer comme tous les autres en un grand faisceau de lecteurs fiévreux, suspendus à la lecture des dépêches. En temps de guerre, classes, métiers, syndicats, partis, rien ne paraît plus subsister des

1. Certains grands journaux, le *Times*, le *Figaro*, certaines grandes revues, ont leur public disséminé dans le monde entier. — Les publics religieux, scientifiques, économiques, esthétiques, sont essentiellement et *constamment* internationaux ; les foules religieuses, scientifiques, etc., ne le sont que rarement sous forme de congrès. Encore les congrès n'ont-ils pu devenir internationaux que parce qu'ils ont été précédés dans cette voie par leurs publics respectifs.

groupements sociaux en France, si ce n'est l'armée française et « le public français ».

De tous les agrégats sociaux, cependant, celui qui est avec les publics en rapport le plus étroit, c'est la foule. Quoique le public ne soit souvent qu'un auditoire agrandi et dispersé, les différences entre la foule et lui sont multiples et caractéristiques, nous l'avons vu ; elles vont même jusqu'à établir une sorte de rapport inverse entre le progrès des foules et le progrès des publics. Du public surexcité, il est vrai, naissent des rassemblements tumultueux dans la rue ; et, comme un même public peut être répandu sur un vaste territoire, il est possible que, dans beaucoup de villes à la fois, des multitudes bruyantes nées de lui s'assemblent, crient, pillent, massacrent. Cela s'est vu¹. Mais ce qu'on ne voit pas, ce sont toutes les foules qui se rassembleraient s'il n'existait pas de publics. Si, par hypothèse, tous les journaux étaient supprimés, et, avec eux, leurs publics, est-ce que la population ne manifesterait pas une tendance beaucoup plus forte qu'à présent à se grouper en auditoires plus nombreux et plus denses autour des chaires de professeurs, de prédicateurs même, à remplir les lieux publics, cafés, clubs, salons, salles de lecture, sans compter les théâtres, et à se comporter partout plus bruyamment ?

On ne songe pas à toutes les discussions de cafés, de salons, de clubs, dont les polémiques de la presse nous garantissent, antidote relativement inoffensif. Il est de fait que le nombre des auditeurs, en général, va en diminuant, ou du moins ne va pas en grandissant dans les réunions publiques, et nos orateurs les plus courus sont loin de prétendre au succès d'Abélard qui attirait sur ses pas trente mille élèves jusqu'au fond de la triste vallée du Paraclet. Même quand les auditeurs sont aussi nombreux, ils sont moins attentifs qu'avant l'imprimerie, quand l'effet d'une inattention était irréparable.

1. On peut même dire que chaque public se peint par la nature de la foule qui naît de lui. Le public pieux se peint par les pèlerinages de Lourdes, — le public mondain par les courses de Longchamps, par les bals, par des fêtes, — le public littéraire par les auditoires de théâtre, les réceptions à l'Académie française, — le public industriel par ses grèves, — le public politique par ses réunions électorales, ses Chambres des députés, — le public révolutionnaire par ses émeutes et ses barricades...

Notre Sorbonne n'a plus l'idée de l'affluence et de l'attention d'autrefois, dans ses amphithéâtres maintenant aux trois quarts déserts. La plupart de ceux qui, jadis, auraient été passionnément curieux d'entendre un discours, se disent à présent : « Je le lirai dans mon journal... » Et c'est ainsi que, peu à peu, les publics grossissent, pendant que les foules diminuent et que diminue plus rapidement encore leur importance.

Qu'est devenu le temps où l'éloquence sacrée d'un apôtre, d'un Colomban, d'un Patrick, convertissait des peuples entiers suspendus à ses lèvres ? Les grandes conversions des masses, à présent, ce sont les journalistes qui les opèrent.

Ainsi, quelle que soit la nature des groupes entre lesquels se fractionne une société, qu'ils aient un caractère religieux, économique, politique, national même, le public est en quelque sorte leur état final et, pour ainsi dire, leur dénomination commune ; c'est à ce groupe tout psychologique d'états d'esprit en voie de perpétuelle mutation que tout se ramène. Et il est remarquable que l'agrégat professionnel, fondé sur la mutuelle exploitation et adaptation des désirs et des intérêts, soit le plus atteint par cette transformation civilisatrice. En dépit de toutes les dissemblances que nous avons notées, la foule et le public, ces deux termes extrêmes de l'évolution sociale¹, ont cela de commun que le lien des individus divers qui les composent consiste non à *s'harmoniser* par leurs diversités mêmes, par leurs spécialités utiles les unes aux autres, mais à s'entre-refléter, à se confondre par leurs similitudes innées ou acquises en un simple et puissant *unisson*, — mais avec combien plus de force dans le public que dans la foule ! — en une communion d'idées et de passions qui laisse d'ailleurs libre jeu à leurs différences individuelles.

GABRIEL TARDE

(*La fin prochainement.*)

1. La famille et la horde sont les deux points de départ de cette évolution, Mais la horde, la bande grossière et pillarde, n'est que la foule en marche.

LE PUBLIC ET LA FOULE¹

VI

Après avoir montré la naissance et la croissance du Public, marqué ses caractères propres, semblables ou dissemblables à ceux de la foule, et indiqué ses rapports généalogiques avec les différents groupes sociaux, essayons d'esquisser une classification de ses variétés, comparées à celles de la foule.

On peut classer les publics, comme les foules, à des points de vue très divers ; sous le rapport du sexe, il y a des publics masculins et féminins, comme des foules masculines et féminines. Mais les publics féminins, composés de lectrices de romans ou de poésies à la mode, de journaux de modes, de revues féministes, etc., ne ressemblent guère aux foules du même sexe. Ils ont une tout autre importance numérique et une nature plus inoffensive. Je ne parle pas des auditoires de femmes dans les églises ; mais quand, par hasard, elles se rassemblent dans la rue, elles épouvantent toujours par le degré extraordinaire de leur exaltation et de leur férocité. Janssen et Taine sont à relire à ce sujet. Le premier nous parle de la Hofman, sorcière et virago, qui, en 1529, conduisait des bandes de paysans et de paysannes soulevées par

1. Voir la *Revue* du 15 juillet.

les prédications luthériennes. « Elle ne respirait qu'incendie, pillage et meurtre », et prononçait des sortilèges qui, devant rendre ses bandits invulnérables, les fanatisaient. Le second nous peint la conduite des femmes, même jeunes et jolies, aux journées des 5 et 6 octobre 1789. Elles ne parlent que de dépecer, d'écarteler la reine, de lui « manger le cœur », de faire « des cocardes avec ses boyaux » ; il ne leur vient que des idées de cannibales, idées qu'elles réalisent, paraît-il. — Est-ce à dire que les femmes, malgré leur douceur apparente, recéleraient des instincts sauvages, des virtualités homicides révélées par leurs attroupements ? Non, il est clair qu'il se fait, dans ces rassemblements féminins, une sélection de tout ce qu'il y a de plus effronté, de plus hardi, j'allais dire de plus masculin, parmi les femmes. *Corruptio optimi pessima*. Il ne faut pas, certes, tant d'effronterie, ni de perversité, pour lire un journal, même violent et pervers, et de là, sans doute, la meilleure composition des publics de femmes, en général de nature esthétique plutôt que politique.

Sous le rapport de l'âge, les foules juvéniles — monômes ou émeutes d'étudiants, de gamins de Paris — ont bien plus d'importance que les publics juvéniles, qui, même littéraires, n'ont jamais exercé d'influence sérieuse. En revanche, les publics séniles conduisent le monde des affaires où les foules séniles n'ont aucune part. Par cette *gérontocratie* inaperçue, il s'établit un contrepoids salutaire à l'*éphébocratie* des foules électorales où domine l'élément jeune qui n'a pas encore eu le temps de se dégoûter du droit de suffrage... Les foules séniles sont d'ailleurs extrêmement rares. On pourrait citer quelques conciles tumultueux de vieux évêques dans la primitive Église, ou quelques séances orageuses de Sénats anciens et modernes, comme exemples des excès où des vieillards réunis peuvent être entraînés, et de la juvénilité collective dont il leur arrive de faire preuve en se rassemblant. Il semble que la tendance à s'attrouper aille en grandissant de l'enfance à la pleine jeunesse, puis en décroissant de cet âge à la vieillesse. Il n'en est pas de même du penchant à s'agréger en corporation, lequel prend naissance au début de la jeunesse seulement et va en croissant jusqu'à la maturité.

On peut distinguer les foules d'après la couleur du temps,

la saison, la latitude... Nous avons dit pourquoi cette distinction est inapplicable aux publics. L'action des agents physiques sur la formation et le développement d'un public est à peu près nulle, tandis qu'elle est souveraine sur la naissance et la conduite des foules. Le soleil est un des grands toniques des foules, les foules d'été sont bien plus fiévreuses que celles d'hiver. Peut-être, si Charles X avait attendu décembre ou janvier pour publier ses fameuses ordonnances, le résultat eût été autre. — Mais l'influence de la race, entendue au sens national du mot, sur le public n'est pas négligeable, pas plus que sur la foule, et les « emballements » caractéristiques du public français se ressentent de la *furia francese*.

Malgré tout, la distinction la plus importante à faire entre les divers publics, comme entre les diverses foules, est celle qui est tirée de la nature de leur *but* ou de leur *foi*. Des personnes qui passent dans la rue, allant chacune à ses affaires, des paysans rassemblés dans un champ de foire, des promeneurs, ont beau former un amas très dense, ils ne sont qu'une cohue jusqu'au moment où une foi commune ou un but commun les émeut ou les meut ensemble. Dès qu'un spectacle nouveau concentre leurs regards et leurs esprits, qu'un danger imprévu, une indignation subite, oriente leurs *cfurs* vers un même désir, ils commencent à s'agrèger docilement, et ce premier degré de l'agrégat social, c'est la foule. — On peut dire de même : les lecteurs, même habituels, d'un journal, tant qu'ils ne lisent que les annonces et les informations pratiques se rapportant à leurs affaires privées, ne forment pas un public ; et, si je pouvais croire que, comme on le prétend parfois, le journal-annonces est destiné à grandir aux dépens du journal-tribune, je me hâterais d'effacer tout ce que j'ai écrit plus haut sur les transformations sociales opérées par le journalisme. Mais il n'en est rien, même en Amérique¹.

1. Dans son bel ouvrage sur les *Principes de Sociologie*, l'Américain Giddings parle, incidemment, du rôle capital joué par les journaux dans la guerre de Sécession. Et, à ce propos, il combat l'opinion populaire suivant laquelle « la presse aurait désormais submergé toute influence individuelle sous le déluge quotidien de ses opinions impersonnelles... » La presse, dit-il, « a produit son maximum d'impression sur l'opinion publique lorsqu'elle a été le porte-voix d'une personnalité remarquable, un Garrison, un Greeley. De plus, le public ne se rend pas bien compte que, dans les bureaux des journaux, l'homme à idées, ignoré du monde, est connu de ses camarades et imprime son individualité sur leur cerveau et leur ouvrage. »

Or, c'est du moment où les lecteurs d'une même feuille se laissent gagner par l'idée ou la passion qui l'a suscitée, qu'ils composent vraiment un public.

Nous devons donc classer, avant tout, les foules, et aussi bien les publics, d'après la nature du but ou de la foi qui les anime. Mais d'abord, distinguons-les suivant que la part de la foi, de l'idée, ou bien celle du but, du désir, est prépondérante en eux. Il y a les foules croyantes et les foules désireuses, les publics croyants et les publics désireux; ou plutôt, — car chez les hommes rassemblés ou même unis de loin, tout, pensée ou désir, est vite poussé au dernier excès — il y a les foules ou les publics convaincus, fanatiques, et les foules ou les publics passionnés, despotiques. On n'a guère à choisir qu'entre ces deux catégories. Convenons pourtant que les publics sont moins outranciers que les foules, moins despotes ou moins dogmatiques, mais leur despotisme ou leur dogmatisme, s'il est moins aigu, est en revanche tout autrement tenace et chronique que celui des foules.

Croyantes ou désireuses, celles-ci diffèrent d'après la nature de la corporation ou de la secte à laquelle elles se rattachent, et la même distinction est applicable aux publics, qui, nous le savons, procèdent toujours de groupes sociaux organisés dont ils sont la transformation inorganique¹. Mais occupons-nous un moment des foules seules. La foule, groupe amorphe, né en apparence par génération spontanée, est toujours ameutée, en fait, par un corps social dont quelque membre lui sert de ferment et qui lui donne sa couleur². Ainsi nous ne confondrons pas avec les foules rurales et parentes rassemblées au moyen âge par le prestige d'une famille suzeraine et pour servir ses passions, les foules flagellantes du même temps qui, appelées par des prédications de moines, proclamaient leur foi le long des chemins. Nous ne confondrons pas avec les foules orantes et processionnelles que des membres du clergé conduisent à Lourdes, les foules révolutionnaires et hurlantes soulevées par un jacobin,

1. Nouvelle preuve que le lien organique et le lien social sont différents et que le progrès de celui-ci n'implique nullement le progrès de celui-là.

2. Il en est ainsi, même quand elle est, comme je l'ai dit plus haut, une excroissance d'un public; car le public lui-même est la transformation d'un groupe social organisé, parti, secte, corporation.

ou les foules pitoyables et affamées de grévistes menées par un syndicat. Les foules rurales, plus difficiles à mettre en mouvement, sont plus redoutables une fois lancées; il n'y a nulle émeute parisienne dont les ravages se comparent à ceux d'une jacquerie. — Les foules religieuses sont les plus inoffensives de toutes; elles ne deviennent capables de crimes que lorsque la rencontre d'une foule dissidente et contre-manifestante offense leur intolérance, non pas supérieure mais seulement égale à celle d'une foule quelconque. Car les individus peuvent être libéraux et tolérants, chacun à part, mais, rassemblés, ils deviennent autoritaires et tyranniques. Cela tient à ce que les croyances s'exaltent par leur mutuel contact, et il n'est pas de conviction forte qui supporte d'être contredite. De là, par exemple, les massacres d'Ariens par des catholiques et de catholiques par des Ariens, qui ont ensanglanté au IV^e siècle les rues d'Alexandrie. — Les foules politiques, urbaines pour la plupart, sont les plus passionnées et les plus furieuses; versatiles, par bonheur, passant de l'exécration à l'adoration, d'un accès de colère à un accès de gaieté, avec une facilité extrême. — Les foules économiques, industrielles, sont, comme les foules rurales, beaucoup plus homogènes que les autres, beaucoup plus unanimes et persistantes dans leurs vœux, plus massives, plus fortes, mais moins portées, somme toute, au meurtre qu'aux destructions matérielles dans l'exaspération de leur fureur.

Les foules esthétiques — qui sont, avec les foules religieuses, les seules foules croyantes à signaler — ont été négligées, je ne sais pourquoi. J'appelle ainsi celles que soulève une école ancienne ou nouvelle de littérature ou d'art pour ou contre une œuvre dramatique, ou musicale. Ces foules-là sont peut-être les plus intolérantes, précisément à cause de ce qu'il y a d'arbitraire et de subjectif dans le jugement du goût qu'elles proclament. Elles éprouvent d'autant plus impérieusement le besoin de voir se répandre et se propager leur enthousiasme pour tel ou tel artiste, pour Victor Hugo, pour Wagner, pour Zola, ou, à l'inverse, leur horreur de Zola, de Wagner, de Victor Hugo, que cette propagation de la foi artistique est à peu près la seule justification dont elle soit susceptible. Aussi, quand elles se trouvent en face de contradicteurs qui eux-mêmes

s'attroupent, leur colère peut à l'occasion devenir sangui-
naire. Le sang n'a-t-il pas coulé, au xviii^e siècle, dans les
luttres entre partisans et adversaires de la musique italienne ?

Mais, si diverses qu'elles soient par leur origine, comme
par tous leurs autres caractères, les foules se ressemblent toutes
par certains traits : leur intolérance prodigieuse, leur orgueil
grotesque, leur susceptibilité malade, le sentiment affolant
de leur irresponsabilité né de l'illusion de la toute-puissance,
et la perte totale du sentiment de la mesure qui tient à l'ou-
trance de leurs émotions mutuellement exaltées. Entre l'exé-
cration et l'adoration, entre l'horreur et l'enthousiasme, entre
les cris *vive* et *à mort*, il n'y a pas de milieu pour une foule.
Vive, cela signifie *vive à jamais*. Il y a là un souhait d'im-
mortalité divine, un commencement d'apothéose. Il suffit
d'un rien pour changer la divinisation en damnation.

Or, il me semble que beaucoup de ces distinctions et de
ces considérations peuvent être appliquées aux publics divers,
à cela près que les traits signalés y sont moins marqués. Les
publics comme les foules sont intolérants, orgueilleux, infa-
tués, présomptueux, et, sous le nom d'*opinion*, ils entendent
que tout leur cède, même la vérité quand elle les contrarie.
N'est-il pas visible aussi que, à mesure que l'esprit de groupe,
l'esprit de public, sinon l'esprit de foule, se développe dans
nos sociétés contemporaines, par l'accélération des courants
de la circulation mentale, le sentiment de la mesure s'y perd
de plus en plus ? On y surfait ou on y déprime les gens et les
œuvres avec la même précipitation. Les critiques littéraires
eux-mêmes, se faisant l'écho complaisant de ces tendances de
leurs lecteurs, ne savent presque plus nuancer ni mesurer
leurs appréciations : eux aussi ils acclament ou ils *conspuent*.
Combien nous sommes loin déjà des jugements miroitants
d'un Sainte-Beuve ! En cela les publics, comme les foules,
rappellent quelque peu les alcooliques. Et, de fait, la vie col-
lective intense est, pour le cerveau, un terrible alcool.

Mais les publics diffèrent des foules en ce que la propor-
tion des publics de foi et d'idée l'emporte beaucoup, quelle
que soit leur origine, sur celle des publics de passion et
d'action, tandis que les foules croyantes et idéalistes sont peu
de chose comparées aux foules passionnées et remuantes. Ce

n'est pas seulement le public religieux ou le public esthétique, l'un né des églises, l'autre des écoles d'art, qui est mù par un credo et un idéal, c'est encore le public scientifique, le public philosophique, en leurs multiples variétés, c'est même le public économique ^{qui}, en traduisant des appétits, les idéalise... Par la transfiguration de tous les groupes sociaux ~~pu~~ publics, donc, le monde va s'intellectualisant. Quant aux publics d'action, on pourrait croire qu'ils n'existent pas, à proprement parler, si l'on ne savait que, nés de partis politiques, ils imposent aux hommes d'État leurs ordres, soufflés par quelques publicistes... En outre, comme elle est plus intelligente et plus éclairée, l'action des publics peut être et est souvent bien plus féconde que celle des foules¹.

VII

Il est facile de le prouver. Qu'elles soient formées principalement par la communion des croyances ou par celle des volontés, les foules sont susceptibles de présenter quatre manières d'être, qui marquent les divers degrés de leur passivité ou de leur activité. Elles sont ou *expectantes*, ou *attentives*, ou *manifestantes*, ou *agissantes*. Les publics présentent les mêmes diversités.

Les foules expectantes sont celles qui, réunies dans un théâtre avant le lever du rideau, ou autour d'une guillotine avant l'arrivée du condamné, attendent que le rideau se lève ou que le condamné arrive; ou bien celles qui, accourues au-devant d'un roi, d'un impérial visiteur, d'un train qui doit apporter un homme populaire, tribun, général victorieux,

1. Autre différence à noter. C'est toujours sous la forme de polémiques de presse que le public manifeste son existence, et alors on assiste au combat de deux publics, qui se traduit si souvent par le duel de leurs publicistes. Mais il est extrêmement rare qu'il y ait des combats de deux foules, comme ces conflits de procession qui, d'après M. Larroumet, ont lieu quelquefois à Jérusalem. La foule se plait à marcher et à se déployer seule, à étaler sa force et à l'appesantir sur le vaincu, vaincu sans combat. Ce qu'on voit quelquefois, c'est une troupe régulière aux prises avec une foule qui déguerpit si elle est plus faible, qui l'écrase et la massacre si elle est plus forte. On voit aussi, non pas deux foules, mais une seule foule bicéphale, le Parlement, se partager entre deux partis qui se combattent verbalement ou à coups de poing, comme à Vienne... et même à Paris.

attendent le cortège du souverain ou l'arrivée du train. La curiosité collective dans ces foules-là atteint des proportions inouïes, sans le moindre rapport avec son objet, parfois insignifiant. Elle est plus intense encore et plus exagérée que dans les publics expectants, où elle s'élève pourtant si haut quand des millions de lecteurs, surexcités par une affaire à sensation, sont dans l'attente d'un verdict, d'un arrêt, d'une nouvelle quelconque. Le moins curieux, le plus sérieux des hommes, s'il entre dans l'un de ces rassemblements fiévreux, se demande ce qui le retient là malgré ses occupations urgentes, quel besoin étrange il éprouve maintenant, comme tout le monde autour de lui, de voir passer les voitures d'un empereur ou le cheval noir d'un général. Remarque générale : les foules expectantes sont toujours beaucoup plus patientes ou beaucoup plus impatientes que les individus en pareil cas. Pendant les fêtes franco-russes, des multitudes parisiennes stationnaient trois ou quatre heures, immobiles, pressées, sans signe aucun de mécontentement, sur le trajet que le cortège du tsar devait suivre. De temps en temps, une voiture quelconque était prise pour le commencement du cortège, mais, l'erreur reconnue, on se remettait à attendre sans que ces illusions et ces déceptions répétées aient jamais paru produire leur effet ordinaire d'exaspération. On sait aussi le temps indéfini que passent à attendre sous la pluie, la nuit même, les foules curieuses d'une grande revue militaire. A l'inverse, il arrive souvent, au théâtre, que le même public qui s'est tranquillement résigné à un retard abusif, tout à coup s'exaspère et ne peut plus souffrir un délai d'une minute. Pourquoi la foule est-elle ainsi toujours plus patiente ou plus impatiente que l'individu ? Cela s'explique, dans les deux cas, par la même cause psychologique, la mutuelle contagion des sentiments parmi les individus rassemblés. Tant que nulle manifestation d'impatience, trépignement, huée, bruit de cannes ou de pieds, ne s'est produite dans un rassemblement — et il ne s'en produit guère, naturellement, quand cela ne servirait à rien, avant une exécution capitale ou une revue — chacun est impressionné par la vue de l'attitude résignée ou gaie de ses voisins et reflète inconsciemment leur résignation ou

leur gaieté. Mais si quelqu'un — quand cela peut servir à diminuer le retard, au théâtre par exemple — prend l'initiative de s'impatienter, il est bientôt imité de proche en proche, et l'impatience de chacun est redoublée par celle des autres. Les individus dans les foules sont à la fois parvenus au plus haut degré de mutuelle attraction morale et de mutuelle répulsion physique (antithèse qui n'existe pas pour les publics). Ils se repoussent des coudes, mais, en même temps, ils sont visiblement désireux de n'exprimer que des idées et des sentiments d'accord avec ceux de leurs voisins, et, dans les conversations qui, parfois, s'engagent entre eux, ils cherchent à se complaire sans distinction de rangs ni de classes.

Les foules attentives sont celles qui se pressent autour d'une chaire de prédicateur ou de professeur, d'une tribune, d'un tréteau, ou devant une scène où se joue un drame pathétique. Leur attention — et aussi bien leur inattention — est toujours plus forte et plus persévérante que ne le serait celle de chacun des individus qui les composent, s'il était seul. Un professeur m'a fait, au sujet des foules dont il s'agit, une remarque qui m'a paru juste. « Un auditoire de jeunes gens, m'a-t-il dit, à l'École de droit ou dans toute autre faculté, est toujours attentif et respectueux quand il n'est pas nombreux ; mais si, au lieu d'être au nombre de vingt ou trente, ils sont une centaine, deux cents, trois cents, ils cessent souvent de respecter et d'écouter leur professeur, et le tapage est fréquent alors. Divisez en quatre groupes, de vingt-cinq chacun, cent étudiants frondeurs et turbulents, vous aurez quatre auditoires pleins d'attention et de respect. » — C'est que l'orgueilleux sentiment de leur nombre enivre les hommes rassemblés et leur fait mépriser l'homme isolé qui leur parle, à moins que celui-ci ne parvienne à les éblouir et à les « charmer ». Mais il faut ajouter que, lorsqu'un auditoire très nombreux s'est laissé capter par l'orateur, il est d'autant plus respectueux et attentif qu'il est plus vaste.

Autre remarque. Dans les foules fascinées par un spectacle ou un discours, un petit nombre seulement de spectateurs et d'auditeurs entendent très bien, beaucoup ne voient ou n'entendent qu'à demi ou presque pas, et cependant, si mal placés qu'ils soient, si cher que leur coûte leur place, ils sont satis-

faits et ne regrettent ni leur temps ni leur argent. Ces gens-là, par exemple, ont attendu deux heures l'arrivée du tsar, qui passe enfin. Mais, massés derrière plusieurs rangs de personnes, ils n'ont rien vu ; pour tout agrément, ils ont pu entendre un bruit de voitures plus ou moins expressif, plus ou moins trompeur. Pourtant, rentrés chez eux, ils ont raconté ce spectacle, de très bonne foi, comme s'ils en avaient été témoins, car, en réalité, ils l'avaient vu par les yeux d'autrui. On les aurait beaucoup étonnés en leur disant que le provincial qui, à deux cents lieues de Paris, regardait dans son journal illustré une photographie instantanée du passage impérial, en avait été plus vraiment spectateur qu'eux-mêmes. Pourquoi sont-ils convaincus du contraire ? Parce que, à vrai dire, c'est la foule surtout, dans ces occasions, qui se sert de spectacle à elle-même. La foule attire et admire la foule.

Entre les foules plus ou moins passives dont nous venons de parler, et les foules actives, les foules manifestantes tiennent le milieu. Qu'elles manifestent leur conviction ou leur passion, leur passion amoureuse ou haineuse, joyeuse ou triste, c'est toujours avec l'outrance qui leur est propre. On peut noter en elles deux caractères qui ont quelque chose de féminin : un symbolisme remarquablement expressif, uni à une grande pauvreté d'imagination dans l'invention de ces symboles toujours les mêmes et répétés à satiété. Promener en procession des bannières ou des drapeaux, des statues, des reliques, parfois des têtes coupées au bout d'une pique, faire entendre des *vivat* ou des vociférations, des cantiques ou des chansons : c'est à peu près tout ce qu'elles ont su inventer pour l'expression de leurs sentiments. Mais, si elles ont peu d'idées, elles y tiennent beaucoup et elles ne se lassent pas de proférer les mêmes cris, de recommencer la même promenade. — Les publics, eux aussi, parvenus à un certain point d'excitation, deviennent manifestants. Ils ne le sont point seulement d'une manière indirecte, par les foules qui naissent d'eux, mais, avant tout, et directement, par l'influence entraînante qu'ils font subir à ceux mêmes qui les ont mis en mouvement et qui ne peuvent plus les retenir, par les torrents de lyrisme ou d'injures, d'adulation ou de diffamation, de délire utopique ou de fureur sanguinaire,

qu'ils font couler de la plume de leurs publicistes obéissants, de maîtres devenus serfs. Aussi leurs manifestations sont-elles bien plus variées et plus dangereuses que celles des foules, et il faut déplorer le génie inventif qui se dépense, dans certains journaux, en mensonges ingénieux, en fables spécieuses, sans cesse démenties, sans cesse renaissantes, pour le simple plaisir de servir à chaque public le mets qu'il désire, d'exprimer ce qu'il croit vrai ou ce qu'il *veut* être vrai.

Arrivons aux foules agissantes. Mais qu'est-ce que les foules peuvent bien faire? Je vois ce qu'elles peuvent défaire, détruire, mais que peuvent-elles produire avec l'incohérence essentielle et l'incoordination de leurs efforts? Les corporations, les sectes, les associations organisées sont productrices aussi bien que destructrices. Les *frères pontifes*, au moyen âge, construisaient des ponts, les moines d'occident ont défriché des régions, fondé des villes; les jésuites ont fait, au Paraguay, le plus curieux essai de vie phalanstérienne qui ait encore été tenté avec succès : des corporations de maçons ont édifié la plupart de nos cathédrales. Mais peut-on citer une maison bâtie par une foule, une terre défrichée et labourée par une foule, une industrie quelconque créée par une foule? Pour quelques maigres arbres de la Liberté qu'elles ont plantés, combien de forêts incendiées, d'hôtels pillés, de châteaux démolis par elles! Pour un prisonnier populaire qu'elles ont parfois délivré, combien de lynchages, combien de prisons forcées par des multitudes américaines, ou révolutionnaires, pour massacrer des prisonniers haïs, enviés ou redoutés!

On peut distinguer les foules d'action en foules d'amour et foules de haine. Mais à quelle œuvre vraiment féconde les foules amoureuses emploient-elles leur activité? On ne sait ce qu'il y a de plus désastreux, des haines ou des amours, des exécutions ou des enthousiasmes de la foule. Quand elle hurle, en proie à un délire cannibale, elle est horrible, c'est vrai; mais quand elle se rue, adoratrice, aux pieds d'une de ses idoles humaines, qu'elle dételle sa voiture, le hisse sur le pavois de ses épaules, c'est le plus souvent un demi-fou comme Masaniello, une bête fauve comme Marat, un général charlatanesque tel que Boulanger, qui est l'objet de son adoration, mère des dictatures et des tyrannies. Même

quand elle entoure d'ovations délirantes un héros naissant tel que Bonaparte revenant d'Italie, elle ne peut que préparer ses désastres par l'excès d'orgueil qu'elle suscite en lui et qui fait crever son génie en démence. Mais c'est pour un Marat surtout qu'elle déploie tout son enthousiasme. L'apothéose de ce monstre, le culte rendu à son « cœur sacré » exposé au Panthéon, est un éclatant spécimen de la puissance de mutuel aveuglement, de mutuelle hallucination, dont les hommes rassemblés sont capables. Dans cet entraînement irrésistible, la lâcheté a eu sa part, mais bien faible, en somme, et comme noyée dans la sincérité générale.

Mais, je me hâte de le dire, il y a une variété des foules d'amour, très répandue, qui joue un rôle social des plus nécessaires et des plus salutaires, et sert de contrepoids à tout le mal accompli par toutes les autres espèces de rassemblements. Je veux parler de la foule de fête, de la foule de joie, de la foule amoureuse d'elle-même, ivre uniquement du plaisir de se rassembler pour se rassembler. Ici je rature avec empressement ce qu'il y a de matérialiste et d'étroit dans ce que j'ai dit plus haut du caractère improductif des foules. Certes, toute production ne consiste pas à bâtir des maisons, à fabriquer des meubles, des vêtements ou des aliments ; et la paix sociale, l'union sociale, entretenue par les fêtes populaires, par les frairies, par les réjouissances périodiques de tout un village ou de toute une ville, où toute dissidence s'efface momentanément dans la communion d'un même désir, le désir de se voir, de se couvoyer, de sympathiser, cette paix, cette union sont des produits non moins précieux que tous les fruits de la terre, que tous les articles de l'industrie. Même les fêtes de la Fédération, en 1790, si courte embellie entre deux cyclones, ont eu une vertu passagère de pacification. Ajoutons que l'enthousiasme patriotique — autre variété d'amour et d'amour du soi, du soi collectif, national — a aussi, souvent, inspiré généreusement les foules, et, s'il ne lui a jamais fait gagner de batailles, il a eu parfois pour effet de rendre invincible l'élan des armées exaltées par elles.

Oublierai-je, enfin, après les foules de fête, les foules de deuil, celles qui suivent, sous l'oppression d'une commune

douleur, le convoi d'un ami, d'un grand poète, d'un héros national? Celles-là, pareillement, sont d'énergiques stimulants de la vie sociale; et, par ces tristesses comme par ces joies ressenties ensemble, un peuple s'exerce à former un seul faisceau de toutes les volontés.

En somme, les foules sont loin de mériter dans leur ensemble le mal qu'on en a dit et que j'en ai pu dire moi-même à l'occasion. Si l'on met en balance l'œuvre quotidienne et universelle des foules d'amour, surtout des foules de fête, avec l'œuvre intermittente et localisée des foules de haine, on devra reconnaître, en toute impartialité, que les premières ont beaucoup plus contribué à tisser ou resserrer les liens sociaux que les secondes à déchirer par endroits ce tissu. Qu'on suppose un pays où il n'y ait jamais d'émeute ou de soulèvement haineux d'aucun genre, mais où, en même temps, les fêtes publiques, les manifestations joyeuses de la rue, les enthousiasmes populaires, soient inconnus : ce pays insipide et incolore sera assurément bien moins imprégné du sentiment profond de sa nationalité que le pays le plus agité du monde par des troubles politiques, par des massacres mêmes, mais qui, dans l'intervalle de ces délires, tel que Florence au moyen âge, a gardé l'habitude traditionnelle des grandes expansions religieuses ou profanes, d'allégresse en commun, jeux, processions, scènes carnavalesques. Les foules, donc, les rassemblements, les coudoiements, les entraînements réciproques des hommes, sont beaucoup plus utiles que nuisibles au déploiement de la sociabilité. Mais ici, comme partout, *ce qui se voit* empêche de songer à *ce qui ne se voit pas*. De là, sans doute, la sévérité habituelle du sociologue pour les foules. Les bons effets des foules d'amour et de joie se cachent dans les replis du cœur, où, longtemps après la fête, subsiste un surcroît de disposition sympathique et conciliante qui se traduit sous mille formes inaperçues dans les gestes, dans les paroles, dans les rapports de la vie journalière. Au contraire, l'œuvre anti-sociale des foules de haine frappe tous les yeux, et le spectacle des destructions criminelles qu'elles ont opérées leur survit longtemps pour faire exécuter leur mémoire.

Puis-je maintenant parler des *publics agissants*, sans abu-

ser des métaphores? Le public, cette foule dispersée, n'est-il pas essentiellement passif? En réalité, quand il est monté à un certain ton d'exaltation, dont ses publicistes sont avertis par leur habitude quotidienne de *l'ausculter*, il agit par eux, comme il manifeste par eux, et, par eux, s'impose aux hommes d'État qui deviennent ses exécuteurs. C'est ce qu'on nomme la puissance de l'opinion. Il est vrai qu'elle atteste surtout celle de ses conducteurs qui l'ont mise en mouvement; mais, une fois soulevée, elle les entraîne dans des voies qu'ils n'ont pas prévues. Ainsi, cette action des publics est, avant tout, une réaction, formidable parfois, contre leur publiciste qui subit leur poussée provoquée par ses excitations. Cette action est, d'ailleurs, toute spirituelle comme la réalité même du public. Comme celle des foules, elle est inspirée par l'amour et par la haine, mais, à la différence de celle des foules, elle a souvent, quand l'amour l'inspire, une efficacité de production directe, parce qu'elle est plus réfléchie et plus calculée, même dans ses violences. Le bien qu'elle opère ne se borne pas à l'exercice journalier de la sympathie sociale des individus excitée par les sensations quotidiennement renouvelées de leur contact spirituel. Elle a suscité quelques bonnes lois de mutuelle assistance et de pitié. Si les joies et les deuils du public n'ont rien de périodique et de réglé par la tradition, ils ne possèdent pas moins que les fêtes de la foule le don d'apaiser les luttes et de pacifier les cœurs, et il faut bénir la presse frivole, je ne dis pas pornographique, quand elle entretient le public en une bonne humeur à peu près constante, favorable à la paix. Quant aux publics de haine, nous les connaissons aussi, et le mal qu'ils font ou qu'ils font faire est bien supérieur aux ravages exercés par les foules furieuses. Le public est une foule beaucoup moins aveugle et beaucoup plus durable, dont la rage plus perspicace s'amasse et se soutient pendant des mois et des années.

Aussi suis-je surpris que, après avoir tant parlé des crimes de la foule, on n'ait rien dit des crimes du public. Car il y a assurément des publics criminels, féroces, altérés de sang, comme il y a des foules criminelles: et, si la criminalité des premiers est moins apparente que celle des secondes, combien est-elle plus réelle, plus affinée, plus profonde,

moins excusable ! Mais d'ordinaire on n'a pris garde qu'aux crimes et délits commis envers le public, aux mensonges, aux abus de confiance, aux véritables escroqueries sur une échelle immense dont il est si souvent victime de la part de ses inspireurs. On doit parler de même des crimes et des délits commis envers la foule, et qui ne sont pas moins odieux ni peut-être moins fréquents. On ment aux assemblées électorales, on escroque leurs votes avec des promesses fallacieuses, avec des engagements solennels qu'on est décidé à ne pas tenir, avec des calomnies diffamatoires qu'on invente. Et il est plus facile de tromper les foules que les publics, car l'orateur qui les abuse n'a pas le plus souvent de contradicteur, tandis que les divers journaux se servent à chaque instant d'antidote les uns aux autres. Quoi qu'il en soit, de ce que le public peut être la victime d'un véritable crime, s'ensuit-il qu'il ne puisse être lui-même criminel ?

Puisqu'il vient d'être question des abus de confiance dont le public est l'objet, ouvrons une parenthèse pour remarquer combien la notion toute individualiste du *lien de droit*, tel que les juristes l'ont toujours compris jusqu'ici, est insuffisante et demande à être remaniée pour répondre aux changements sociaux que la naissance et la croissance des publics ont produits dans nos usages et nos mœurs. Pour qu'il y ait *lien de droit* par l'effet d'une promesse, il faut, d'après les idées admises jusqu'ici, qu'elle ait été acceptée par celui ou ceux auxquels elle s'adresse, ce qui suppose une relation *personnelle* entre eux. Cela était bon avant l'imprimerie, quand la promesse humaine ne portait guère plus loin que la voix humaine, et que, vu les limites étroites du groupe social avec lequel on était en rapports d'affaires, le client étant toujours personnellement connu du fournisseur, le donataire du donateur, le débiteur du créancier, le contrat synallagmatique pouvait passer pour la forme éminente et presque exclusive de l'obligation. Mais, depuis les progrès de la Presse, c'est de moins en moins avec des personnes déterminées, c'est de plus en plus avec des collectivités auxquelles on s'adresse par le journal, qu'on est en relations de tout genre, qu'on s'engage commercialement par des réclames, politiquement par des programmes. Le malheur est que ces engagements-là, même

les plus solennels, sont de simples *volontés unilatérales*, non nouées par la réciprocité de volontés simultanées, de simples promesses non acceptées ni susceptibles d'acceptation, et, comme telles, dépourvues de toute sanction juridique¹. Rien de plus propre à favoriser ce qu'on pourrait appeler le brigandage social. Encore peut-on dire, quand il s'agit d'une promesse faite à une foule, qu'il est difficile de la sanctionner juridiquement, à raison du caractère essentiellement passager de la foule, qui n'est assemblée qu'un instant et ne se retrouve jamais la même. Je sais tel candidat à la députation qui, devant quatre mille personnes, avait juré de se retirer au second tour de scrutin devant son concurrent républicain s'il avait obtenu moins de voix que lui. Il eut moins de voix, en effet, mais il ne se retira point, et il fut élu. Voilà qui peut encourager les charlatans politiques. Et je veux bien qu'ici l'on refuse de consacrer en droit l'effet de cette promesse pour cette raison que, une fois la foule dissipée, il n'est plus personne, même en ayant fait partie, qui puisse prétendre à la représenter, à agir en son nom. Mais le public est permanent, et je ne vois pas pourquoi, après qu'une information volontairement trompeuse a été publiée pour vraie, les lecteurs confiants qui ont été conduits à quelque spéculation malheureuse, à quelque désastre financier, par ce mensonge artificieux, intéressé, vénal, n'auraient pas le droit de citer en justice le publiciste fripon qui les a dupés, pour lui faire rendre gorge. Peut-être alors le caractère public d'un mensonge, au lieu d'être une circonstance atténuante ou absolutoire, comme maintenant, serait-il regardé comme une aggravation d'autant plus forte que le public trompé aurait été plus nombreux². Il est inconcevable que tel écrivain, qui se ferait scrupule de mentir dans la vie privée, mente impudemment, de gaieté de cœur, à cent mille, à cinq cent mille personnes qui le lisent; et que beaucoup de gens sachent cela et qu'ils continuent à le tenir pour un honnête homme.

Mais laissons là cette question de droit, et revenons aux

1. Voir à ce sujet nos *Transformations du droit*, pp. 116 et 307, ainsi que la thèse de M. René Worms, sur la *Volonté unilatérale*.

2. Car il en est des publics comme des assemblées qui sont d'autant plus aisées à tromper qu'elles sont plus nombreuses, comme les prestidigitateurs le savent à merveille.

crimes et délits du public. Qu'il y ait des publics fous, cela n'est pas douteux; tel était, à coup sûr, le public athénien quand il forçait son gouvernement, il y a deux ans, à déclarer la guerre à la Turquie. Qu'il y ait des publics délinquants, cela n'est pas moins certain : n'est-il pas des ministères qui, sous la pression du public, d'une presse dominante, ont dû — ne voulant pas tomber honorablement — proposer et faire voter des lois de persécution et de spoliation contre telle ou telle catégorie de citoyens? Certes, les crimes des publics ont moins de couleur et d'atrocité apparente que les crimes des foules. Ils diffèrent de ceux-ci par quatre caractères : 1^o ils sont moins repoussants; 2^o ils sont moins vindicatifs et plus intéressés, moins violents et plus astucieux; 3^o ils sont plus largement et plus durablement oppressifs; 4^o enfin, ils sont encore plus assurés de l'impunité.

Veut-on un exemple typique des crimes des foules? La *Révolution* de Taine en fournit autant et plus qu'on en peut désirer. En septembre 1789, à Troyes, une légende se forme contre Huez, le maire : il est un *accapareur*, il veut *faire manger du foin au peuple*. Huez est un homme connu par sa bienfaisance, il a rendu de grands services à la ville. N'importe. Le 9 septembre, trois voitures de farine s'étant trouvées mauvaises, le peuple s'amasse et crie : « A bas le maire ! » Mort au maire ! » Huez, sortant de son tribunal, est renversé, meurtri à coups de pied et de poing, frappé à la tête d'un coup de sabot. Une femme se jette sur le vieillard terrassé, lui foule la figure avec les pieds, lui enfonce des ciseaux dans les yeux à plusieurs reprises. Il est traîné, la corde au cou, jusqu'au pont, lancé dans le gué voisin, puis retiré, traîné de nouveau par les rues dans les ruisseaux, *avec un morceau de foin dans la bouche*. » Suivent des pillages et des démolitions de maisons, et, chez un notaire, « plus de six cents bouteilles sont bues ou emportées¹ ».

Ces assassinats collectifs ne sont pas, comme on le voit, inspirés par la cupidité, comme ceux de nos escarpes, ou comme ceux des publics révolutionnaires qui faisaient, à la

1. *Révolution*, t. I, p. 88; à la même époque, la foule a fait pis à Caen : le major de Belsunce a été dépecé, comme Lapérouse aux îles Fidji, et une femme a mangé son cœur.

même époque, par la voix de leurs journaux, par leurs représentants terrorisés, dresser des listes de proscription ou voter des lois de confiscation pour prendre les dépouilles de leurs victimes. Non, ils sont inspirés par la vengeance, comme les assassinats familiaux des clans barbares, par le besoin de châtier des forfaits réels ou imaginaires, comme les lynchages américains. En tout temps et en tout pays, la foule homicide ou pillarde se croit justicière, et la justice sommaire qu'elle rend rappelle singulièrement, par la nature vindicative des pénalités, par leur cruauté inouïe, par leur symbolisme même — comme le montre le morceau de foin dans la bouche de Huez — la justice des temps primitifs.

Combien tout cela nous éloigne des crimes du public ! Le public, quand il est criminel, l'est par intérêt de parti plus que par vengeance, par lâcheté plus que par cruauté ; il est terroriste par peur, non par accès de colère. Il est capable surtout de complaisance criminelle envers ses chefs, de *manutengolisme*, comme disent les Italiens. Mais à quoi bon s'occuper de ses crimes à lui, puisqu'il est l'opinion, et que, encore une fois, l'opinion est souveraine, irresponsable comme telle ! C'est surtout quand ils sont tentés et non consommés, qu'ils peuvent être poursuivis : encore ne peuvent-ils l'être que contre les publicistes qui les ont inspirés ou contre les meneurs des foules qui, nés du public, se sont livrées à ces tentatives. Quant au public même, il reste dans l'ombre, insaisissable, attendant l'heure de recommencer. Le plus souvent, quand une foule commet des crimes, — à commencer par les parlements, foules à demi corporatives, qui se sont montrés les complices de tant de despotes, — il y a derrière elle un public qui la meut. Est-ce que le public électoral qui a nommé des députés sectaires et fanatiques n'est pour rien dans leurs forfaits, dans leurs attentats contre les libertés, les biens, la vie des citoyens ? Est-ce que, fréquemment, il ne les a pas réélus et n'a pas endossé ainsi leur forfaiture ? Il n'y a pas que le public électoral qui ait été complice de criminels. Le public même non électoral, purement passif en apparence, en réalité agit par ceux qui cherchent à le flatter, à le capter. C'est presque toujours de complicité avec un public scélérat, dès l'époque où le public com-

mençait à naître, que les plus grands crimes historiques ont été commis : la Saint-Barthélemy peut-être, certainement les persécutions contre les protestants sous Louis XIV, et tant d'autres ! Les massacres de Septembre ont eu l'approbation enthousiaste d'un certain public, et, sans l'existence, sans les provocations de ce public, ils n'auraient pas eu lieu. — A un étage inférieur du délit, les fraudes électorales, telles qu'elles se pratiquent couramment et abondamment dans certaines villes, ne sont-elles pas des délits de groupe, accomplis avec la complicité plus ou moins consciente de tout un public ? — Règle générale, ou à peu près : derrière les foules criminelles il y a des publics plus criminels encore, et, à la tête de ceux-ci, des publicistes qui le sont encore plus.

La force des publicistes tient avant tout à la connaissance instinctive qu'ils possèdent de la psychologie du public. Ils savent ses goûts et ses dégoûts ; qu'on peut, par exemple, se permettre avec lui, impunément, une hardiesse de peintures pornographiques que la foule ne supporterait pas : il y a, dans les foules théâtrales, une pudeur collective opposée aux cynismes individuels des gens dont elle se compose¹, et cette pudeur fait défaut au public spécial de certains journaux. On peut dire même qu'il y a pour ce public-là une impudeur collective composée de pudeurs relatives. Mais, public ou foule, toutes les collectivités se ressemblent en un point, par malheur : c'est leur déplorable penchant à subir les excitations de l'envie et de la haine. Pour les foules, le besoin de hair répond au besoin d'agir. Exciter leur enthousiasme ne mène pas loin ; mais leur offrir un motif et un objet de haine, c'est donner carrière à leur activité, qui, comme nous le savons, est essentiellement destructive, en tant qu'elle s'exprime par des actes précis. De là le succès des listes de proscription dans les émeutes. Ce que réclament les foules en colère, c'est une tête ou des têtes. L'activité du public est heureusement moins simpliste, et elle se tourne vers un idéal

1. La foule présente aussi parfois une honnêteté collective faite d'improbités rassemblées. En 1720, après une fièvre de spéculations financières, le Parlement anglais, « dont presque tous les membres individuellement avaient pris part à cette débauche d'agiotage, la flétrit comme corps et ordonna des poursuites contre ses promoteurs pour avoir corrompu des personnages publics. » (Claudio Jannet, *le Capital*.)

de réformes ou d'utopies aussi facilement que vers des idées d'ostracisme, de persécution, de spoliation. Mais, en s'adressant à sa malignité native, ses inspireurs ne le conduisent que trop aisément lui-même aux fins de leur méchanceté. Découvrir ou inventer un nouvel et grand objet de haine à l'usage du public, c'est encore un des plus sûrs moyens de devenir un des rois du journalisme. En aucun pays, en aucun temps, l'apologétique n'a eu autant de succès que la diffamation.

Mais je ne voudrais pas finir sur cette réflexion pessimiste. J'incline à croire, malgré tout, que les profondes transformations sociales que nous devons à la presse se sont faites dans le sens de l'union et de la pacification finales. En se substituant ou en se superposant, comme nous l'avons vu, aux groupements plus anciens, les groupements nouveaux, toujours plus étendus et plus massifs, que nous appelons des publics, ne font pas seulement succéder le règne de la mode à celui de la coutume, l'innovation à la tradition; ils remplacent aussi les divisions nettes et persistantes entre les multiples variétés de l'association humaine avec leurs conflits sans fin, par une segmentation incomplète et variable, aux limites indistinctes, en voie de perpétuel renouvellement et de mutuelle pénétration. Telle me paraît être la conclusion de cette longue étude.

Mais j'ajoute que l'erreur serait profonde de faire honneur aux collectivités, même sous la forme la plus spirituelle, du progrès humain. Toute initiative féconde, en définitive, émane d'une pensée individuelle, indépendante et forte; et pour penser il faut s'isoler non seulement de la foule, comme le dit Lamartine, mais du public. C'est ce qu'oublient les grands louangeurs du peuple pris en masse, et ils ne s'aperçoivent pas d'une sorte de contradiction qui est impliquée dans leurs apologies. Car ils ne témoignent, en général, tant d'admiration pour les grandes œuvres soi-disant anonymes et collectives que pour exprimer leur mépris pour les génies individuels autres que le leur. Aussi est-il à remarquer que ces célèbres admirateurs des seules multitudes, contempteurs en même temps de tous les hommes en particulier, ont été des prodiges d'orgueil. Nul, plus que Wagner, si ce n'est Victor

Hugo, après Chateaubriand peut-être et Rousseau, n'a professé la théorie suivant laquelle « le peuple est la force efficiente de l'œuvre d'art » et « l'individu isolé ne saurait rien inventer, mais peut seulement s'approprier une invention commune ». Il en est de ces admirations collectives, qui ne coûtent rien à l'amour-propre de personne, comme des satires impersonnelles qui n'offensent personne parce qu'elles s'adressent à tout le monde indistinctement.

Le danger des démocraties nouvelles, c'est la difficulté croissante pour les hommes de pensée d'échapper à l'obsession de l'agitation fascinatrice. Il est malaisé de descendre en cloche à plongeur dans une mer très agitée. Les individualités dirigeantes que nos sociétés contemporaines mettent en relief, sont de plus en plus les écrivains qui vivent avec elle en continu contact; et l'action puissante qu'ils exercent, préférable assurément à l'aveuglement des foules acéphales, est déjà un démenti infligé à la théorie des masses créatrices. Mais ce n'est pas assez, et, comme il ne suffit pas de répandre partout une culture moyenne, et qu'il faut, avant tout, porter toujours plus haut la haute culture, on peut, avec Sumner Maine, se préoccuper déjà du sort qui sera fait dans l'avenir aux derniers *intellectuels*, dont les services à longue échéance ne frappent pas les yeux. Ce qui préserve les montagnes d'être rasées et transformées en terre labourables, en vignes ou en luzernes par les populations montagnardes, ce n'est nullement le sentiment des services rendus par ces châteaux-d'eau naturels; c'est tout simplement la solidité de leurs pics, la dureté de leur substance, trop coûteuse à dynamiter. Ce qui préservera de la destruction et du nivellement démocratique les sommités intellectuelles et artistiques de l'humanité, ce ne sera pas, je le crains, la reconnaissance pour le bien que le monde leur doit, la juste estime du prix de leurs découvertes. Que sera-ce donc?... Je voudrais croire que ce sera leur force de résistance. Gare à elles si elles viennent à se désagréger!